

MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : <https://creativecommons.org/>

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : [DONNER](#)

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+. Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue...

Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc...).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : contact@memoiresminoritaires.fr . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureux.ses de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.



arcadie

revue littéraire
et scientifique

222

dix-neuvième année

Juin 1972

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
France, Italie	45 F	23 F
Etranger	55 F	28 F
Abonnement de soutien : 1 an : 55 F -- Etranger : 65 F		
Abonnement d'Honneur : 100 F		
Le numéro : 4,50 F		

« Arcadie » est toujours expédié sous pli fermé

Abonnements - Correspondances - Envoi de textes

« ARCADIE »

61, rue du Château-d'Eau, Paris-10°
Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10 664-02
au nom de « ARCADIE »

La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.
Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté
peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute
responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.
Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs.
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.

Timbre pour toute correspondance.
1 F pour tout changement d'adresse

C.O.C. postbox 542. Amsterdam. Hollande.
Forbundet af 1948, Postbox 1023. Copenhague. K.
Forbundet av 1948. Postbox 1305. Oslo. Norvège.
Riksförbundet för sexuell likaberättigande
Box 850. Stockholm. I. Suède.
Mattachine, Mission Street, 693, San Francisco, U.S.A.
One. 2256 Venice Bd. Los Angeles 6 (U.S.A.)
Janus Sty. Room 229.34 South Seventeenth St. Philadelphia 3 (U.S.A.)
Club 68. Postfach 417. Zurich 8022

C.C.L., 281, chaussée d'Ixelles, Bruxelles 5
C.O.C., 32 Oostenstraat, Anvers

« Copyright « Arcadie 1972 »

Le Directeur A. BAUDRY - Imp. Durand - 28-LUISANT
Dépôt légal 1972. N° 438 — Imprimé en France

ARCADIE

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

DIX-NEUVIÈME ANNÉE

JUIN 1972

SOMMAIRE

Un congrès important, par MAURIZIO BELLOTTI ..	265
Sexualité et reproduction, par LUCIEN FARRE	271
Le mythe de la virilité, par HENRI STUDA	277
Mon grand Louis (suite), par YVES CERNY	280
Nouvelles de France, par J.-P. MAURICE	286
D'Illiers au Claridge	295
Plaidoyer pour un homosexuel, par GÉRARD DUBROC	297

LIVRES :

La Pierre, la feuille et les ciseaux, de H. TROYAT	300
Le porte-flammes, de Michel BEAUFORT	302
Soleil vert, de Robert QUATREPOINT	303
Et fuir encore, de Gilles DELAUMIÈRE	304
Surréalisme et sexualité, de X. GAUTHIER	305

CINÉMA :

La cravache, de KALFON	307
Des prisons et des hommes, de H. HART	308

ALEXANDRE KALDA

L'EXTASE DU VERSEAU

*La suite tant attendue
de l'extraordinaire roman « Le Désir »
« L'amour même... et le plus beau livre
écrit sur l'amour physique »*

Ed. Albin Michel — 300 p. — 25 F

YVES NAVARRE

ÉVOLÈNE

« Un enfant nu dans une fontaine... »

Ed. Flammarion — 200 p. — 19,50 F

ANGELO OREZZA

LE GRAND AMOUR

*« Angelo... et son irrésistible penchant
pour les garçons qu'il a parfois combattus
et auxquels il s'est parfois abandonné avec bonheur »*

N.R.F. — 32 F

UN CONGRÈS IMPORTANT

Que les catholiques puissent rendre des points aux laïcs était une chose impensable il y a quelques années encore. Mais le récent congrès sur les déviations sexuelles qui s'est déroulé à San-Remo du 5 au 8 avril en est un témoignage exemplaire. On a dit beaucoup de choses à propos de ce congrès avant même qu'il commence (par exemple qu'il devait être, entre autre, un préliminaire à une proposition de loi rendant passible de poursuites judiciaires les actes sexuels commis entre individus du même sexe) et on en a beaucoup parlé dans les journaux (même si ce ne fut pas toujours d'une manière exacte et en insistant beaucoup plus sur des épisodes tels que la contestation du congrès de la part de quelques jeunes de Turin et de Paris), mais il est évident qu'une analyse sérieuse et approfondie reste encore à faire et c'est ce que nous nous proposons dans les pages qui vont suivre, même si nous devons nous efforcer d'être le plus succinct possible pour des raisons d'espace.

Commençons toute de suite par dire que le congrès a mal débuté. Un représentant de la Municipalité de San-Remo, dont le nom restera au bout de notre plume car il ne passera certainement pas à la postérité, dans son discours de bienvenue à la manifestation, a réussi dans l'espace de cinq minutes à insérer au moins sept fois dans son discours le vocable de « vice » (en se référant à l'homosexualité). Mais il est évident que l'on ne peut prétendre des magistrats municipaux qu'ils fassent preuve d'un peu de jugement.

Aussitôt après on relevait des accents différents dans l'introduction du président du Congrès, le Professeur G. Santori, qui, après avoir fait profession de foi chrétienne et avoir fait allusion à la complexité du problème, a déclaré que de toute manière « nous ne voulons pas nous ériger en juges des homophiles ». Le refus de juger est en effet une attitude très chrétienne et, quoi qu'il en soit, est toujours préférable aux jugements crétiens que trop

portent sur l'homosexualité. Puis, apportant de l'eau au moulin, le Professeur Cappelletti, tout en se qualifiant de spiritualiste, affirma textuellement que « le dévié est celui qui oppose les raisons de sa propre conscience à une norme qu'il estime injuste ». Sous cet aspect Antigone, Socrate, Jésus-Christ furent des déviés. Il en ressort que « le dévié ne doit pas être considéré selon un apriorisme négatif ». Naturellement tout le discours n'a pas été aussi courageux car l'éminent savant a également rappelé la nécessité de valoriser « le rôle de modèle de la norme », mais il est vrai que l'on en était au début et qu'un peu de prudence était encore nécessaire, dans l'attente des interventions du public.

Le rapporteur suivant était par contre un étranger, le Professeur G. Newman, et par là non conditionné par des problèmes contingents. Il ne lui a donc pas été difficile de proclamer en termes clairs que la définition du « dévié » est subordonnée à des facteurs politiques, à des structures politiques ». Il a ajouté que même le rapport homme/femme pourrait être considéré comme dévié, ainsi dans le cas d'un noir et d'une blanche dans le Sud des U.S.A. ou bien dans le cas d'un adulte et d'une fillette. Il a poursuivi ainsi : « Tous les comportements peuvent être considérés comme anormaux à partir du moment où les comportements sexuels déviés sont ceux que les agents de contrôle sexuel et social considèrent précisément comme déviés. Tous les travaux des médecins sont basés sur les normes que la société a établies. On est malade ou dévié ou anormal parce que la société le veut ainsi. » Des paroles qui valaient leur pesant d'or car elles relativisaient la façon de concevoir la déviation sexuelle et la situaient dans le temps.

Nombreuses furent les réactions du public à de telles affirmations, public manifestement composé de bien 45 % de personnes hostiles à l'homosexualité et d'environ 55 % favorables. Il faut ajouter que le pourcentage des personnes hostiles est allé en diminuant, tout au moins si l'on en juge par les applaudissements que soulevèrent les interventions (parmi le public des congressistes) les plus réactionnaires.

Les interventions du premier après-midi étaient confiées aux Professeurs D. Klein pour les aspects génético-constitutionnels de l'homosexualité et R. Volcher pour ses déterminations psychologiques. Le premier a confirmé la théorie selon laquelle on ne peut pas parler d'homosexualité congénitale et a cité l'exemple célèbre d'une recherche sur des

jumeaux monozygotes, qu'il a toutefois estimé insuffisamment probant. Après avoir à son tour affirmé que le terme de « dévié sexuel » est à préférer à tout autre, n'étant pas lié à un contexte moral négatif, que les homosexuels ont les mêmes exigences émotives et sont soumis aux mêmes nécessités affectives que les êtres normaux et que respect et compréhension sont de rigueur, Volcher a toutefois conclu en affirmant que la sexualité normale est préférable et a rejoint l'hypothèse freudienne de l'homosexualité comme stade d'interruption vers la pleine maturité sexuelle qui se caractériserait par l'hétérosexualité.

Dans la matinée suivante l'Espagne a fait la part du lion mais non pas, par bonheur, l'Espagne du Général Franco et de la récente loi sur les homophiles. Dans une intervention du Professeur Velasco Escassi relative à la pédophilie, il a été longuement question de la typologie du pédophile, de l'interprétation psychanalytique de ce problème, du type de manifestations érotiques qui le caractérisent, mais on s'est bien gardé d'exprimer un jugement de valeur quelconque. A son tour le Professeur Lopez Ibor Jr. a montré que la vie sexuelle est très complexe et que tous les comportements sexuels sont présents dans l'homme. La vie sexuelle est comme un iceberg et ce qui fait surface n'est que la moins consistante. Le savant a poursuivi en démontrant que si quelques homophiles sont des névrosés ou des malades mentaux cela ne signifie nullement que les homosexuels soient des malades mentaux et se référant à la casuistique de Krafft-Ebing il a montré son peu de valeur du fait que les sujets examinés par le sexologue allemand étaient composés de personnes qui avaient des procès en cours avec la justice ou bien de malades mentaux.

A son tour Lopez Ibor Senior a dit que le malade est celui qui va chez le médecin, que les homosexuels qui sont conduits au suicide le font non pas parce qu'ils sont homosexuels mais parce qu'ils ont des problèmes d'ordre psychique et, après avoir stigmatisé les moralistes, il a conclu en affirmant que la vie, la sexualité, le plaisir sont des facteurs liés entre eux et très complexes dont nous savons très peu de choses. « Nous devons nous rendre compte que le cœur a ses raisons que la raison ne connaît point et que ces raisons doivent être comprises et appréciées à leur juste valeur. »

Au cours de l'après-midi, après une intervention incolore mais non point hostile du Professeur Ferracuti, le Profes-

seur Malinverni a analysé les aspects juridiques du comportement homophile. Après avoir exclu de la manière la plus formelle toute possibilité de sanctions pénales à l'encontre des déviés sexuels, l'éminent juriste a souhaité, dans le cas où des déviés auraient affaire à la justice, un procès en deux phases, à savoir une première phase destinée à vérifier si le fait commis constitue un délit et une seconde, destinée à juger de la personnalité du coupable. Le Professeur Malinverni a ensuite critiqué les sciences normatives, « variables », « incertaines », « indéfinissables » qui s'approprient les critères d'une morale transcendante et absolue, et a souhaité, en contrepartie, un raisonnable empirisme juridique qui doit partir de l'idée que l'obscénité est une catégorie historiquement déterminée. Après avoir dit que la liberté sexuelle est un reflet de la liberté politique et réaffirmé le droit à la diversité, à condition naturellement qu'un tel droit ne lèse pas la liberté d'autrui, le Professeur Malinverni a conclu en se demandant si l'homosexualité n'est pas un correctif que la nature, dans sa sagesse, a prévu et voulu.

La journée suivante, l'avant-dernière du congrès, a été consacrée à une table ronde sur la « thérapie de l'homosexualité ». Dans le cadre de cette discussion le Professeur Feldman a mentionné certaines expériences anglaises de cures de l'homophilie au moyen d'électrochocs. La technique est connue. On projette au patient des diapositives de nus masculins et féminins en associant aux nus masculins une décharge électrique. Les diapositives sont personnalisées suivant les types physiques qui attirent chacun des sujets. Le rapporteur a affirmé que cette thérapie a soulevé de nombreuses critiques mais l'orateur a ajouté que s'il est fondamental que la société respecte l'homosexuel il est également important que les homophiles satisfaits de leur état respectent les homosexuels qui veulent changer (et qui représentent une minorité).

Le Professeur Gonzaga, brésilien, a cité des expériences de traitements de l'homophilie au moyen d'hypnoses tandis que le Professeur Piscicelli a mentionné des expériences de training autogène.

A son tour le Professeur Eck s'est référé à la thérapie psychanalytique en affirmant qu'un tel traitement n'a de sens que si l'homosexuel le veut. « La cure peut être utile pour l'autoacceptation, pour donner un sentiment de dépersonnalisation. » Le Professeur Eck a dit encore que

la thérapie psychanalytique la plus valable reste la thérapie freudienne, même si l'on ne peut nier les apports de la thérapie jungienne et que moins l'analyste a une attitude hostile à l'égard du patient homosexuel plus la cure a de chances de réussir. L'orateur a conclu en affirmant qu'il faut être très prudent lorsqu'on qualifie un comportement de « pervers » du fait que même l'hétérosexualité peut être vécue de manière perverse.

Au sujet des deux dernières interventions rappelons que le Professeur Ancona a abordé le problème de la psychothérapie de groupe en se réclamant d'une conception kleinienne de la psychanalyse tandis que le Professeur Todori, parlant de thérapie médicale complémentaire, a affirmé qu'elle ne peut être utilisée que dans cas pathologiques quand on a affaire à un excès d'agressivité homosexuelle. En ce cas on peut avoir recours à l'administration d'œstrogènes afin de réduire la puissance de l'impulsion ou à la psychopharmacie.

Dans la matinée finale le Père Plé, en analysant les aspects éthiques de l'homophilie, a affirmé qu'il faut se garder soigneusement de toute attitude moralisatrice. L'interprétation de la Bible à propos de l'homosexualité est extrêmement controversée et contestée et la Bible n'est pas claire. L'idée même de l'homophilie en tant que comportement contre nature n'a pas de sens puisque l'on n'a jamais bien défini ce qu'est la nature. Même la médecine en dernière analyse pourrait être contre nature. C'est pourquoi tant que l'on n'a pas défini le sens du terme « contre nature » cela n'a pas beaucoup de sens de définir l'homophilie contre nature.

Même en se référant à la patristique on ne trouve pas d'explications plus satisfaisantes. Saint Thomas a affirmé que celui qui « aime bien » est vertueux. Le vicieux aime mal car il n'est pas fidèle à sa nature. La morale est une chose endogène. D'ailleurs l'Évangile affirme clairement que l'on ne doit pas juger et il faut se souvenir que le jugement de Dieu est la miséricorde. Ce qu'il est important d'éviter est d'être pharisien.

Enfin Don Chiavacci a affirmé que nous portons toujours un jugement négatif sur l'homosexualité avant même que l'homosexuel ne commette un péché. C'est là un péché d'orgueil, le plus grave aux yeux de Dieu.

Ici prend fin le congrès et il n'échappe à personne qu'il constitue sans moyens termes un événement important dans

l'histoire de l'évolution de la pensée catholique à l'égard de l'homosexualité.

Si nous avons jusqu'alors analysé les interventions, il est opportun, pour être complet, que nous analysions aussi les événements liés au congrès lui-même. Avant tout il faut rappeler qu'il a été contesté par un groupe de jeunes gens appartenant à des mouvements révolutionnaires homosexuels italiens et étrangers, qui dès le premier jour ont cherché à perturber les travaux. Il a été distribué un document ronéotypé où l'on affirme entre autre que le congrès « est un scandale sans précédent ». Il n'aurait été qu'une tentative néofasciste de condamnation de l'homosexualité pour aboutir à une loi qui l'interdise en Italie et rende illégaux les rapports entre individus du même sexe. Dans le document on affirme également que les groupes réformistes, tels qu'*Arcadie* en France, ne seraient rien d'autre que des serviteurs stupides du pouvoir hétérosexuel, etc..., etc... Comme on le voit ces affirmations de principe aussi stupides ont été clairement démenties par les faits, mais évidemment il n'est pire aveugle que celui qui refuse de voir. Naturellement les fastes révolutionnaires se sont conclus par des boules puantes lancées dans la salle où se tenaient les réunions, preuve que les velléités révolutionnaires ne se distinguent pas beaucoup des exploits estudiantins qui ont fait leur temps. Il faut dire cependant qu'une telle contestation, même dans sa puérité, a eu des éléments positifs puisque toute la presse italienne en a parlé, contribuant ainsi à faire connaître l'initiative. Il faut dire aussi que la police italienne n'a pas laissé passer une nième occasion de se révéler stupidement oppressive puisqu'elle a eu recours à la confiscation des affiches, à la convocation des contestataires au commissariat, à des contrôles d'identité, à une présence aux travaux aussi massive qu'irritante. Il est évident que la marche vers une complète révolution sexuelle est longue, mais il est également certain que le congrès de San-Remo a constitué une importante, imprévue, heureuse étape dans cette direction.

MAURIZIO BELLOTTI.

SEXUALITÉ

ET REPRODUCTION (1)

par LUCIEN FARRE.

— II —

Qu'est-ce que la sexualité ?

Prenons le Littré.

Sexualité : ce qui forme le sexe.

Sexe : conformation particulière des êtres vivants : appropriée à leur rôle dans la procréation.

Voilà ce que tout le monde sait, ou plutôt croit savoir. Voilà ce qui paraît évident à tout le monde, à tel point que toute discussion à ce sujet paraît oiseuse. Mais immédiatement, faisons deux remarques :

Première remarque : de la jouissance sexuelle, pas un mot, comme si c'était un phénomène qui n'existait pas ou qui était absolument étranger à la sexualité.

Deuxième remarque : d'après cette définition, le baiser sur la bouche, ou bien ne ferait pas partie des excitations sexuelles — ou bien la bouche ferait partie, elle aussi, de la conformation particulière des êtres vivants appropriés à leur rôle dans la procréation.

Il est étonnant que cette alternative semble ne choquer personne par son absurdité.

Devant cette carence, il nous apparaît nécessaire d'apporter une nouvelle définition de la sexualité qui, si sans doute elle ne résout pas le problème, pourra peut-être être considérée comme une hypothèse de travail pas plus mauvaise qu'une autre.

En un mot, pas plus que les autres, nous ne prétendons savoir ce qu'est la sexualité, *sub specie aeternitatis*. Mais nous prenons le plus grand soin d'un fait qui est un fait

(1) Voir *Arcadie*, n° 218.

d'expérience journalière et qui semble avoir été totalement négligé jusqu'à présent.

Ce fait est le suivant : si on s'obstine à garder la théorie actuelle de la sexualité comme hypothèse de travail, théorie qui confond constamment le sexuel et le génital, que ce soit au point de vue biologique, moral, politique, économique ou juridique, cette théorie conduira — elle le conduit déjà — le monde vers la folie et vers la guerre.

C'est la raison pour laquelle il faut trouver une nouvelle théorie de la sexualité. Et si on ne sait pas ce qu'elle est — comme on ne sait pas ce que sont la vie, la matière ou l'univers, du moins peut-on savoir ce qu'elle n'est pas ou plutôt ce qu'elle n'est plus.

Pour en revenir à la définition du Littré, rien de ce que nous pouvons observer autour de nous, dans la vie privée, publique, économique ou politique des gens, comme rien de ce que nous croyons connaître en biologie ne nous permet d'accepter la définition du Littré, si universellement qu'elle soit admise, comme valable, même partiellement.

Bien au contraire, quoi qu'en dise le Littré et quoi qu'en pense l'homme de la rue, la biologie nous montre d'une manière parfaitement précise et évidente que la conformation particulière des êtres vivants appropriés à leur rôle dans la procréation, et qui constitue à proprement parler leur part génitale, est une chose — et la sexualité en est une autre, tout à fait une autre chose.

Nous dirons même — et nous y reviendrons plus en détail plus tard — qu'une chose est la conjugaison cellulaire, c'est-à-dire l'union de deux cellules pour n'en former, apparemment, qu'une seule — et qu'autre chose est la reproduction cellulaire, c'est-à-dire la redivision ultérieure en deux cellules différentes, de cette cellule néoformée. Entre ces deux phénomènes confondus dans le même phénomène de reproduction, il y a, en réalité — il ne peut pas ne pas y avoir — la différence qui sépare la sexualité de la reproduction, la faim de l'excrétion, l'individu de l'espèce.

Nous avons vu, précédemment, que l'erreur colossale a été de donner le nom de sexes, qui prêtait à toutes les confusions, à une conformation particulière des êtres vivants qui n'intervenait qu'une dans la reproduction. Mais ni l'énormité de cette erreur, ni l'usage qui en a été fait ne peuvent transformer pour autant cette erreur en vérité.

Car si le rôle de cette différenciation qu'il faut appeler,

comme nous l'avons déjà vu également, génitale et non sexuelle, différenciation qui est plus une fonction de l'espèce que de l'individu, est nécessaire à la reproduction, dans certains cas et chez certaines espèces, son rôle, le rôle de cette différenciation peut être considéré comme nul dans la sexualité.

Non seulement la sexualité n'est pas la reproduction, mais encore elle nous apparaît de plus en plus, aussi bien en biologie qu'en sociologie, comme une fonction totalement opposée à la reproduction.

A vrai dire, la seule difficulté véritable que nous rencontrerons dans la distinction de ces deux fonctions sera, non pas de prouver leur opposition, mais de lutter contre l'habitude mentale des gens, habitude responsable de la confusion des deux termes opposés : sexualité d'une part, reproduction d'autre part.

Aussi le lecteur devra-t-il s'habituer à n'appeler génital que ce qui touche à la reproduction, à l'exclusion de toute sexualité — et sexuel que ce qui touche à la sexualité, à l'exclusion de toute reproduction.

Ainsi, pour donner des exemples précis : le baiser sur la bouche sera un phénomène sexuel et non un phénomène génital, le clitoris sera un organe sexuel et non un organe génital, l'utérus sera un organe génital et non un organe sexuel, la masturbation, la fellation seront des manifestations sexuelles et non des manifestations génitales, etc...

Par contre, lorsqu'un même organe, comme cela se produit souvent, réunira plusieurs fonctions, il faudra lui donner le nom de toutes les fonctions qu'il réunit : le vagin sera un organe génito-sexuel, la verge sera un organe uro-génito-sexuel. Beaucoup d'organes ont un très grand nombre de fonctions totalement différentes les unes des autres. Ainsi la bouche a une fonction d'élocution, une fonction de respiration, une fonction de mastication, une fonction de goût, une fonction d'excrétion (salive), une fonction sexuelle (baiser). Chaque fois qu'on le pourra, on rappellera la complexité de toutes les fonctions d'un organe et la difficulté qu'il y a à donner la priorité à l'une de ces fonctions sur les autres.

*

**

Les origines sociales de la confusion entre la sexualité et la reproduction remontent dans la nuit des temps ;

encore qu'il n'est pas impossible qu'un jour des linguistes ou des ethnologues n'en fixent la date avec quelque précision. En effet, il existe, à notre époque même, des peuplades primitives qui, consciemment ou non, séparent les deux fonctions, par exemple, les Trobriandais, étudiés par Malinovsky.

En tout état de cause on peut imaginer, sans sortir du domaine de l'hypothèse historique, qu'un jour, il a de cela des milliers d'années, chez un seul peuple ou chez des peuples différents un ou plusieurs individus, ensemble ou séparément, firent le rapprochement entre le coït sexuel et la gestation.

Ce rapprochement, dans son apparence de vérité primitive et dans sa relative fausseté, devait s'avérer fondamental pour la civilisation, puisque son apparente vérité est parvenue intacte jusqu'à nous et sert encore de fondement à nos us, à nos lois et à nos coutumes.

Il est possible que ce rapprochement eut lieu d'abord en observant les animaux à gestation courte. Quelqu'un s'aperçut que pour avoir des chevreaux, une chèvre devait être couverte par le bouc, pour avoir des agneaux, la brebis par le bélier, et la chienne par le chien pour avoir des chiots. Peut-être fallut-il un temps assez long pour élargir cette observation primitive à l'ensemble des êtres vivants et l'étendre jusqu'à l'homme et réaliser que ce liquide blanchâtre que l'homme éjaculait était une semence, une promesse de vie. On peut supposer — étant donné l'importance socio-religieuse et morale que prit cette découverte — qu'il se trouvât très vite des individus — car il s'en trouve toujours — pour en profiter et pour se faire passer pour des devins, des mages, des sorciers et fonder sur cette découverte des lois civiles, des dogmes religieux, des tabous.

Ainsi naquit le dogme sacro-saint de l'équivalence de l'acte sexuel et de l'acte génital, sans que jamais personne (sauf Calvin, peut-être) — et les Trobriandais — osât jamais supposer que ce pouvait être là deux actes et deux fonctions totalement différentes et n'ayant comme commune mesure que les organes qui leur servaient de support. Un peu comme si on allait confondre la caresse et le coup sous prétexte qu'ils sont assenés par la même main !

Il faut noter immédiatement que la confusion entre la sexualité et la reproduction n'est pas la seule en son genre. Et encore, ici, y a-t-il deux termes différents pour désigner ces deux fonctions.

Il y a en réalité une infinité d'autres fonctions, d'autres notions qui n'ont même pas deux termes différents pour les exprimer alors qu'elles contiennent en elles-mêmes les éléments les plus contradictoires.

Ainsi Anders Nygren, dans son livre *Eros et Agapê*, étudie la millénaire confusion qui réunit sous le même vocable d'amour deux conceptions totalement différentes, et même opposées de la chose, conceptions pour lesquels on est forcé d'emprunter au grec les termes plus convenables et plus véridiques « d'Eros » et « d'Agapê ».

Ce qu'Anders Nygren écrit au sujet de cette confusion, nous pouvons le reprendre mot à mot pour notre propre compte.

De même que l'Eros et l'Agapê, la sexualité et la génitalité sont deux grandeurs non comparables entre elles, bien que paraissant étroitement liées par la nature.

« Dans l'éros et dans l'agapê », écrit Anders Nygren, nous trouvons deux réalités qui n'ont rien de commun à l'origine. Toutefois, elles ont été si étroitement liées au cours de l'histoire, si parfaitement entremêlées qu'on peut à peine parler de l'une sans évoquer l'autre ».

Plus loin :

« Deux forces ont contribué à ruiner cet état de fait (c'est-à-dire l'opposition originelle entre l'Eros et l'Agapê). Tout d'abord une tradition vieille de mille ans d'après laquelle l'éros et l'agapê forment un même tout et doivent être unis. Il n'est pas besoin de montrer en détail le pouvoir unificateur d'une telle tradition. Dans l'histoire de l'idée chrétienne de l'amour, nous trouvons presque partout l'éros et l'agapê intimement liés ; il est très difficile, par conséquent, de se soustraire à l'impression de bien-fondé de la nécessité de cette union. »

Mesurons alors la difficulté qu'il y a de lutter contre la tradition de la confusion génito-sexuelle, confusion qui, elle, remonte dans la nuit des temps, aux origines de la pré-histoire !

Mais revenons à Anders Nygren.

« A cela, reprend Anders Nygren, vient s'ajouter une autre force non moins impérative : le pouvoir exercé par la langue sur la pensée. Nous traduisons éros et agapê par une seule et même expression, celle d'amour. Dès lors, quoi de plus facile de conclure d'un terme commun à une idée commune et d'admettre que nous avons affaire, dans les

deux cas, à une seule et même réalité, ou en tous cas, à des réalités étroitement apparentées ? Quels que soient les rapports qui existent entre éros et agapê, ces deux idées apparaissent avoir en commun l'essentiel : elles sont toutes les deux l'amour. A ce point de vue, elles ne sont que les modifications d'une seule et même chose. Si l'on comprend que l'éros et l'agapê n'ont rien de commun à l'origine, on échappe à cette erreur, à cette double influence de la tradition et de la langue. Et la réunion de ces deux mobiles ne va plus de soi : elle pose un problème. »

Certes, la confusion entre l'éros et l'agapê était favorisée par le fait qu'une seule expression : celle d'amour, les représentait tous deux. Il n'en est donc que plus paradoxal qu'ayant, dans notre langue, deux expressions différentes : celle de sexualité et celle de reproduction, nous les ayons confondues depuis un si grand nombre d'années. Sans doute cela est-il dû au fait que nous leur attribuions une seule et même fonction : celle de reproduction, à laquelle nous donnions toute la primauté, en négligeant celle, hédonistique, de la sexualité.

(à suivre)

LUCIEN FARRE.

DIEU LES AIME TELS QU'ILS SONT

Pastorale pour les homophiles
(traduit du néerlandais)

« A quelle destinée chrétienne
les homophiles sont-ils appelés ? »

Ed. Fayard — 110 p. — 13 F

LE MYTHE DE LA VIRILITÉ

par HENRI STUDA.

La langue française est réputée pour sa clarté, mais il serait peut-être excessif de conclure à sa supériorité absolue sur les très nombreux idiomes en usage sur notre planète. La Presse nous fit savoir récemment qu'un jeune érudit japonais venu résider en Bretagne y apprit en deux ans le breton et qu'il écrivit une pièce de théâtre dans cette langue, ce qui lui paraissait plus facile qu'en français. Donc, tout est relatif et méfions-nous de notre chauvinisme. Ce qui est sûr, c'est que bon nombre de nos compatriotes usent à tort et à travers du vocabulaire français, et en particulier de l'adjectif « viril » et de son dérivé « virilité ». Mais cette question va beaucoup plus loin, comme on va le voir, qu'une connaissance exacte de l'étymologie.

Une station de radio, dite périphérique, émettait récemment une chronique sportive sur la motocyclette et sur la faveur qu'elle rencontre auprès des jeunes. Le conférencier se disait être tout à fait partisan du développement de ce sport pour la jeunesse, parce que « la moto est virile ». Celui qui écrit ces lignes, s'il n'est pas sportif, se souvient néanmoins d'avoir vu au cinéma un motocross féminin. Eh bien non, c'est impossible, puisque la moto est virile !

Dans un journal du soir, je crois, on présentait une nouvelle marque de cigarettes dont le paquet s'orne d'un idéogramme, et le journaliste de service déclarait que cette fameuse nouvelle cigarette se distinguait bien de la « virile gauloise » ! En quoi une cigarette peut-elle être virile ? Si l'auteur a pensé que la gauloise est une cigarette exclusivement pour hommes, il fera bien de regarder autour de lui dans la rue pour observer si quelques dames ne tirent de leur sac des paquets bleus ; il en verra certainement.

En réalité, la virilité est un archétype qui voisine avec beaucoup d'autres dans l'esprit obscur d'un certain nombre

de nos contemporains. Le sexe masculin, s'il n'est plus honoré symboliquement à la manière antique sur nos places publiques, est resté l'objet d'une croyance priapique qui associe les attributs masculins avec les plus belles qualités humaines : courage, force, ténacité, adresse, etc...

On excusera le caractère un peu vulgaire de ce qui va suivre, mais il s'agit d'une scène vécue, montrant bien l'existence de cette croyance ancrée chez les gens du commun. On déménageait des bureaux par les soins d'une équipe de manœuvres qui charriait de lourds classeurs d'un local à un autre en passant par un escalier étroit et fort raide. Un meuble métallique était arrivé au pied de l'escalier, et on lui avait fixé une corde qu'un homme tirait en haut, tandis que deux autres poussaient au-dessous. Mais le labeur était rude et le meuble ne montait guère ; l'un des équipiers du dessous, d'une stature moins forte que celle de ses compagnons, peinait visiblement. Alors, celui qui était en haut l'apostropha : « Quoi ? Tu y vas, oui ? Qu'est-ce que tu as entre les jambes ? » Ce qui était évidemment une manière de l'insulter, car dans l'esprit de ce brave déménageur, c'est à cet endroit-là que se trouve la force et l'ardeur. Quiconque a vécu autre part que dans les salons mondains (et encore !) sait bien qu'on pourrait composer toute une sémantique des expressions triviales dans lesquelles l'appareil sexuel masculin est mis en cause.

Ce qui est important n'est pas de constater le peu d'élégance de langage des gens qui nous entourent, mais de comprendre l'erreur monumentale qui se trouve incluse dans l'archétype populaire sur la fonction virile. Pour en revenir à notre déménageur, il pourrait avoir des muscles d'acier et une capacité sexuelle très réduite, car, en fait, cela n'a aucun rapport. Il existe, par opposition, de petits hommes malingres que la nature a fortement doués sur le plan de la reproduction. Par dérivation, l'obscurantisme populaire associe la forte virilité avec le courage moral, ce qui est encore plus faux. Comme on le sait, l'Histoire cite bien des guerriers valeureux qui n'auraient pas fait grand tort aux demoiselles. Mais le préjugé est tenace. Combien de fois voit-on dans la Presse, dès qu'il est question d'un homme célèbre, que ce soit un politicien, un sportif ou un cosmonaute, qu'un rédacteur ajoute : X... est marié et il a tant... d'enfants ? Je cite encore les grotesques algarades de certains parlementaires dans les couloirs de l'Assemblée : « Moi, Monsieur, j'ai fait la guerre, et j'ai

quatre enfants. — Moi, Monsieur, j'en ai sept ! » Ils se jettent leurs marmots à la figure, ah mais !

On peut rire d'un travers bien français, ce qui est plus inquiétant est la conséquence de cet esprit dans le jugement du public sur les homosexuels, et même, d'une manière plus générale, sur quiconque dont la vie n'est pas axée sur la copulation hétérosexuelle, par exemple les vieilles filles, objets de risée ou de mépris. Pour l'obscurantisme de l'homme banal, les homosexuels sont des gens qui ne sont pas capables d'utiliser leur potentiel sexuel comme tout le monde et qui, *de ce fait*, sont des lâches, des instables, des asociaux, etc... Il n'est pas difficile, évidemment, de découvrir parmi les bons reproducteurs humains des hommes tout à fait lâches, tout à fait idiots ou incapables. Mais une minorité peut-elle jamais avoir raison ? — surtout dans un pays où, si la liberté des mœurs a fait de sensibles progrès ces dernières années, la sexologie vue scientifiquement est généralement ignorée. Les sexologues ont reconnu que la fonction sexuelle se compose de deux facteurs : l'appétence et la puissance sexuelle, qui sont souvent des facteurs indépendants. Un coureur de filles n'est pas forcément un étalon, et inversement un lourdaud fort en sexe peut être incapable de faire des avances. En outre, la caractérologie n'est liée au sexe que d'une manière fort aléatoire et elle dépend le plus souvent de l'éducation ou de la pression sociale, voire des accidents psychiques dont un homme ou une femme ont été les objets. A cet égard, il est significatif d'étudier les caractères, les habitudes de beaucoup d'homosexuels masculins, pour se convaincre finalement que leur comportement social n'est guère affecté par leur manière d'utiliser leur virilité. Les actes de courage civil ou militaire ne manquent pas chez des hommes de notre époque, qui ne font pas mystère de leur homosexualité, et il serait très souhaitable que cela soit mieux connu. Si les homophiles souffrent souvent d'instabilité affective, cela provient des habitudes de dissimulation que la Société leur a imposées et, de ce fait, d'une méfiance chronique envers leurs semblables, devenue une seconde nature. Cela n'a rien à voir avec les caractéristiques de virilité propres à chacun qui sont, le plus fréquemment, ni plus ni moins valables que celles de n'importe quel citoyen dit « viril ».

avec son houcleton dans le dos, comme il convient, tenait plaqué à la chute des reins et béant par devant sur l'abdomen.

« Je voudrais ne pas comprendre ce que je lis d'envie malsaine et de trouble honteux dans certains regards, pensa tout à coup Pagès. Non, l'adolescence, ce n'est pas toujours beau... »

Ne trouvaient grâce à ses yeux que deux ou trois de ses camarades, qui étaient « sur la bonne voie », des hommes, quoi ! Henri, parce qu'il était son ami et qu'il le savait encore pur (« mais pour combien de temps au milieu d'un tel troupeau ?) et Allary, qui lui disait comme il le pensait : « Mon vieux Louis, je voudrais te peindre. Tu es le modèle le mieux foutu que j'aie jamais vu ! »

— Quelques mouvements, décida Pagès, et je me rhabille.

— Tu n'as pas froid ?

— Penses-tu ! Il ne s'agit pas de ça.

Il fit une démonstration rapide aux anneaux et à la barre fixe, exécuta le mouvement difficile que Serre lui indiquait et accepta de le recommencer en décomposant.

— Merci, mon vieux, reprit le professeur. Je vais t'aider à passer tes vêtements.

Quand Pagès défit son pantalon pour y enfoncez maillot et jersey, il lut un tel surcroît d'attention dans quelques paires d'yeux qu'il fut sur le point de se détourner. Il dut se maîtriser pour ne pas dire une grossièreté. Il se contenta de s'adresser au plus vicieux de la classe, qui s'était planté devant lui, les yeux perdus, la bouche ouverte, la main fourrageant dans la poche :

— Dis donc, Passebœuf, pour toi, qu'il y ait physique ou pas physique, c'est encore manipulation tous les jours ?

Presque tous éclatèrent de rire et l'atmosphère se détendit. Pagès et Serre échangèrent un regard entendu :

— Qu'est-ce que tu veux, déclara Pagès, ça m'a toujours dégoûté et ça me dégoûtera toujours.

— D'accord. Mais, le remède ?

Ils n'insistèrent pas.

Pagès avait enfilé les bras et le haut de la vareuse. Avant de la tirer sur la ceinture, il sourit au professeur :

— N'oublions pas la chemisette...

— ... dite « col bleu ».

— Mais, là, il me faut une petite main. Henri, arrive ici, que je t'apprenne.

MON GRAND LOUIS

Pagès s'est engagé dans la Marine. Au début de mai, en permission, il vient voir ses anciens camarades de la classe de première.

Après la récréation de 10 heures, voulant emmener Henri, il les accompagne au gymnase où le jeune professeur, qui a aussi servi dans la Marine, l'accueille très cordialement et lui demande de faire une démonstration à la barre fixe. Pagès attend, le trose nu.

M. Serre convie ses élèves à une leçon d'anatomie (1).

— VI —

— Tu permets, mon vieux ? demanda le professeur, qui avait bien quatre ou cinq ans de plus. Je voudrais leur montrer ce qu'il y a de remarquable chez toi. Voyez-vous : les deltoïdes et l'épaulette très développée d'un gars qui se sert de ses bras, et dur ; les pectoraux bien carrés et sans cette graisse qui dépare certains athlètes et leur donne comme des seins de femme ; les dentelés, très apparents. Si je demandais à l'un d'entre vous de se déshabiller, vous constateriez qu'aucun n'a ces muscles-là, même simplement dessinés. Remarquez aussi les muscles qui tendent l'abdomen et en forment la sangle. Pas besoin de corset, hein ? Pagès. Veux-tu les contracter, qu'on les voie jouer... Là, vous voyez ?

S'ils voyaient ! La belle peau saine et dorée d'un hâle de blond, la poitrine comme un bouclier, sans un poil ; les taches rouges des seins qui montaient et s'écartaient au rythme de la respiration ; le ventre creux au nombril discret et le pantalon de drap rude, que la ceinture tressée,

(1) Voir *Arcadie*, nos 216-217-218-219-220.

Il lui montra comment glisser et ajuster les pans intérieurs du grand col et ses revers.

— Un peigne, maintenant. Bon ! Eh bien, je crois que l'heure de la leçon est presque passée. Tu es libre, maintenant ?

— Non, à midi.

— Ah ? Alors, viens donc prendre un verre en sortant au Café de Paris. J'ai rendez-vous avec le père d'Henri.

— Avec M. Vorez ? Je ne voudrais pas être indiscret.

— Sûrement pas, mon vieux. C'est bien le type le plus sympa que j'aie jamais rencontré. Et puis, tu amèneras Allary. Hein, Bertrand ?

Allary eut un regard vers Henri, qui fit sa mimique la plus engageante.

— A tout à l'heure.

Nous sommes sortis par l'ancienne rue du Collège, derrière, et nous nous sommes bientôt trouvés en plein marché. Louis s'amusait prodigieusement de cette animation qu'il n'avait pas connue, étant pensionnaire, et il voulut tout voir : les éventaires, le marché aux œufs et aux fromages, le marché aux cochons. Il allait, infatigable, se rendant à grandes enjambées d'une place à l'autre, puis s'arrêtait devant quelque camelot, riant à son boniment et à son bagou. Quand la foule était plus dense, il me prenait par la main, comme un gosse — un gosse que j'étais sans doute encore, bien que j'eusse grandi depuis un an.

On le regardait beaucoup. Des gens s'arrêtaient de parler pour le suivre des yeux. Des femmes lui souriaient et se retournaient. C'était la première fois que je remarquais une telle attention et, bientôt, ce fut un jeu, pour moi, d'observer les visages, d'y lire le moment où ils apercevaient mon beau matelot, où, dans les yeux, apparaîtrait, après une courte expression figée, cette surprise admirative. Jusque-là, chez tous, c'était le même jeu de physionomie. Après, cela changeait suivant la nature de chacun : coquetterie des filles cherchant à attirer son regard ; convoitise attendrie des femmes plus âgées. Parfois, je croyais sentir comme une envie, une attention pénible ; je voyais une bouche ouverte sur une gorge sèche. J'ai connu ça plus tard, moi aussi, et cela s'appelle « tentation ». Ce jour-là, j'observais, je notais pour la première fois — et, plus tard, je chercherais à comprendre et à exprimer.

Mais quelle fierté était la mienne ! et comme j'étais heureux ! Quelle certitude et quelle confiance, aussi, l'arrivée

inopinée de mon ami avait mises en moi ! Pourquoi n'en serait-il pas de même, à l'avenir ? Pourquoi ne reviendrait-il pas ainsi, de temps en temps, jusqu'au moment où nous serions enfin réunis, où nous ne nous quitterions plus !

Je n'imaginai pas comment cela serait possible et ne cherchais pas à le savoir. Mais j'avais confiance en Louis, confiance en mon père, également, qui protégeait notre amitié. Et puis, il m'aurait paru incompréhensible, inhumain et même, confusément, contraire à un Ordre supérieur des choses que le Destin se fût complu à me donner le plus beau et le meilleur des amis pour me le reprendre sans raison concevable...

Je pense que ces quelques heures furent particulièrement marquantes dans mon affection et, disons-le, dans ma vie.

J'étais heureux, cela ne pouvait me donner que des droits !

Ayant finalement atteint la grande place où se trouve le Café de Paris, Louis regarda l'heure et décida : « Nous avons encore le temps. Allons au jardin. »

Nous traversâmes la place en biais et il eut un regard pour la fontaine monumentale qui en occupe le milieu, pour le théâtre municipal, le palais de justice qui en bordent un côté, la préfecture qui occupe un autre côté, enclavée dans le jardin public. Arrivé au seuil du jardin, il se retourna pour embrasser l'ensemble de la place, dominé par la haute ville, ses clochers, son rocher basaltique. Tout en haut, la couronne d'or de la statue colossale brillait dans le soleil printanier. L'air était léger, tout vibrant d'appels de cloches ; le ciel, d'un bleu satiné...

— C'est vraiment beau, admira Louis, et c'est le printemps ! Comment ai-je pu vivre enfermé comme je l'étais ? Toi, au moins, tu vas, tu viens ; chaque jour, tu participes à la vie de tout le monde ; en dehors des heures de classe, tu es libre ! Vois-tu, il n'y a que quelques mois que j'ai quitté le lycée et la rupture est complète entre ce que j'étais et ce que je suis devenu.

Puis il voulut voir le bassin, les cygnes noirs, l'esplanade devant le musée, le jardin botanique, la pelouse où se trouve le portail reconstitué d'une vieille église. Il s'attendrit devant quelques violettes, des narcisses, des jonquilles ; s'émerveilla d'un lilas tout fleuri de pourpre et de mauve.

Il me souleva tout à coup dans ses bras : « Je suis content ! Je suis content ! Il me semble que je voudrais tout cueillir, tout embrasser, tout manger ! » Je riaais... Il

riaît aussi, en me regardant. Puis, il devint sérieux et ses yeux me fixèrent avec une attention étrange. Il me posa sur un banc à demi-enfoui dans la terre et nos visages furent à la même hauteur. Je compris qu'il avait quelque chose à me dire et qu'il ne savait pas bien comment faire.

— Dis-moi, depuis que je suis parti, est-ce que... est-ce que tu as un autre copain, un autre ami au lycée ?

— Oh ! non, grand Louis ; je t'attendais.

— Mais, tu n'as pas un camarade auquel tu tiennes plus qu'aux autres ?

— Si. Allary est très gentil pour moi et il vient quelquefois à la maison.

— Bertrand ? Bon, bon ! c'est un type sympa. Dis-moi, Riquet, laisse tomber les autres. Comprends-moi bien : sois correct avec eux, fais ce qu'il faut pour garder des relations de bonne camaraderie avec eux. Mais ne te mêle pas à leurs amusements (je ne dis pas : « à leurs jeux »), à leurs distractions. Tu es encore trop jeune pour fumer, pour courir bêtement les filles. Trop jeune encore pour connaître certaines choses, dont on ne ferait pour toi que des malproprietés. Sois sage jusqu'à ce que tu aies les deux baccalauréats. D'ici-là, je t'aurai revu. Nous bavarderons. Je t'apprendrai ce qu'il faut savoir.

— Tu reviendras, grand Louis ?

— Sûrement, Riquet, sûrement.

— Bientôt ?

Il eut un geste évusif.

— Cela ne dépend pas de moi, tu le comprends. Mais, je l'espère ; je le souhaite.

— Je t'attendrai.

Il me regarda encore attentivement, me sourit et employa une expression qui était assez familière à mon père : « Mon petit bonhomme ! » Puis il m'entraîna vers le Café de Paris, où nous avions rendez-vous.

Les trois heures suivantes passèrent comme un rêve. Mon père arriva en voiture peu après M. Serre et Allary. Il les retint à déjeuner et commanda le repas au restaurant attenant, qui était un des meilleurs de la ville à l'époque. Le gérant nous ayant réservé une petite salle et les vins ayant été généreusement servis dès le début, il y eut bientôt une ambiance terrible et je crois que mon père s'amusa presque autant que nous.

Louis et son nouveau copain, Serre, tinrent la vedette avec leurs souvenirs de marins et, vers la fin du repas, un

peu gris, je voyais s'animer une fresque de matelots blancs et bleus, un ballet de gars pieds nus en corvée de nettoyage sur le pont, une guirlande d'acrobates accrochés aux agrès du tangon, une bordée embarquant pour quelque sortie à terre, une course de canots luttant à force de rames sur la rade...

J'avais manqué le cours d'anglais de deux à trois. Louis, qui avait déclaré être libre jusqu'à trois heures, me raccompagna au lycée. Si j'excepte un peu de nervosité et des : « Tu reviendras, grand Louis, je te reverrai bientôt » ? qui m'échappaient en leitmotiv, je crois que je n'éprouvais pas de tristesse. Du moins, dans l'excitation de cette journée, ne m'en rendais-je pas bien compte.

Le tambour roulait quand nous arrivâmes au pied du grand escalier. Était-ce le premier ou le deuxième roulement ? Je m'affolai un peu. Il me serra longuement la main, me prit par le cou, me poussa doucement vers les marches et me regarda monter.

Arrivé en haut, je me retournai. Il attendait sur le seuil et sa haute silhouette se dessinait dans le cadre du très grand portail. Il eut un geste et je disparus dans le couloir de la cour des grands.

Je ne devais plus le revoir de deux ans et demi.

(à suivre)

YVES CERNY.

quelque peu étonné d'apprendre l'existence de réunions clandestines en chambre sous la houlette d'arcadiennes délu-rées... Je l'entends d'ici : « Mais c'est Byzance ! » Non, ce n'est que Vincennes.

Mais foin de la vérité historique ! Ce que je ne digère, personnellement pas, c'est d'être ainsi traité de bourgeois par quelqu'un qui l'est plus que moi (parents professeurs si j'ai bien lu). Est-on « assez bourgeois » lorsqu'on gagne un salaire de manœuvre léger après vingt ans blanchis sous le harnois des bons et loyaux services ? Et les « jeunes employés » qui, de l'aveu même de Guy forment la majorité arcadienne, gagnent plutôt moins ou guère plus ? Les nantis ne furent jamais nombreux chez nous et ce pour une raison bien simple : possédant tout, ils n'avaient rien à gagner. Ce sont les petits, les obscurs, les sans-grade qui ont eu le courage de fonder *Arcadie* et qui gardent en leur cœur la ferme volonté de continuer.

J'entends bien. Le terme de « bourgeois », lorsqu'il invective, ne désigne pas seulement la condition sociale mais surtout une mentalité.

En ce cas, nous le récusons davantage encore. Pour qui nous prend-on ? Nous avons trop souffert de l'hypocrisie à notre rencontre pour être nous-mêmes des Tartuffes ! Qu'on se le dise : nous n'avons jamais été, nous ne voulons pas être et nous ne serons jamais inféodés à une Société, à un Système pour qui l'argent tient lieu de tout, qui chasse les sorcières plutôt que les aigrefins, qui nous méprise et nous ridiculise alors qu'il encourage le lapinisme dans un univers pollué et surpeuplé, qui exporte des esclaves et engendre de la chair à canon, qui interdit l'avortement tout en prônant l'amour libre et qui n'a pas encore été capable de promouvoir les décrets d'application de la loi sur la contraception qu'il a lui-même fait voter (2).

Un comble, non ? Et si l'on s'esclaffe en se demandant en quoi la contraception intéresse les homosexuels que nous sommes, je répondrai que tout est lié.

Après tout, c'est peut-être cela la véritable « révolution des homosexuels ». Celle de la majorité apparemment silencieuse. La plus efficace, en tout cas la plus durable parce que ne se payant pas de grands mots creux et se déroulant sans folklore superfétatoire.

(2) Enfin ! le J.O. les a publiés...

NOUVELLES DE FRANCE

— N° 21 —

par JEAN-PIERRE MAURICE.

Arcadie et les bourgeois de Calais.

Nous sommes plus que jamais à la mode de Paris. *Le Nouvel Observateur* N° 374 publie un long article intitulé « La révolution des homosexuels » où l'interviewé, un certain Guy Hocquenghem, aimablement mis en vedette par François Paul-Boncour, met nommément en cause *Arcadie*.

Tout d'abord : « Institution homosexuelle très feu-trée (*sic*), *Arcadie* est un club privé avec un bal hebdomadaire et des conférences d'information où les gens viennent draguer (*re-sic*). Un public assez bourgeois : pas mal de jeunes employés, quelques vieux homosexuels riches (1) et une petite minorité de lesbiennes... »

Guy n'est guère tenté (sans jeu de mots facile) et comme on le comprendrait, ce bon jeune homme, si *Arcadie* correspondait exactement à l'image sinistre qu'il vient de nous brosser ! Mais voilà que « à trois ou quatre reprises, les filles d'*Arcadie* ont cherché à me faire venir à leurs réunions. D'abord, j'ai pensé : « Encore du folklore ! » Et puis, je me suis décidé à y aller. J'ai débarqué dans une petite chambre où il y avait une trentaine de personnes. La réunion avait commencé. Il y avait là des homosexuels assez âgés, un peu folles, comme je n'aimais pas en fréquenter et des lesbiennes... C'était la première fois que j'en rencontrais (tiens donc !)... etc..., etc... ».

Voilà comment on écrit l'histoire d'*Arcadie* dans un grand journal hétérosexuel ! André Baudry sera sans doute

(1) Ils portaient sans doute leur compte en banque inscrit sur leur front ?

Le chef de gare n'est plus cocu !

C'est ma tournée. Après cette homélie, je vous paye une pinte de bon sang.

Saviez pas, cousins, que l'homophilie était capable de faire dérailler les trains ?

Dame, une déviation !

Un cousin sans complexe, et nous l'en félicitons, conte à « Charlie-Hebdo », sur le ton de la farce, sa mésaventure qui eût pu être une tragédie et demeure une injustice.

« Je me suis fait exempter du service militaire pour inversion totale... un an et trois mois après avoir déposé une candidature à la S.N.C.F. pour être attaché du groupe VI A, grade auquel me donne droit mon baccalauréat, on me convoque à Strasbourg pour y subir des examens psychotechniques et médicaux ; pas de concours d'entrée... Un mois plus tard, je reçois une lettre m'indiquant que je suis inapte à l'embauche pour raison médicale... »

Cette lettre, la voici. Elle vaut son pesant de jujubes.

« Monsieur,

« J'ai l'honneur de vous faire savoir que le motif de votre inaptitude à l'embauche à la S.N.C.F. est le suivant : « Déviation sexuelle susceptible de perturber la bonne marche du service. »

« Cette décision a été prise par le médecin en chef de la région de l'Est. »

Et c'est signé : Dr Broner, 1840, Strasbourg.

C'est-y pas beau, ça ?

Notre courageux cousin lorrain d'ajouter : « J'espère que sa lecture vous fera bien rire et que vous en publierez et commenterez le texte dans votre journal. Allez-y carrément, le terrain est bien préparé à Nancy et dans ses environs. » Toutefois, « Charlie » ne publie pas le nom et l'adresse de ce cousin, sinon, ajoute-t-il finement, « vous iriez tous vous jeter dessus, on serait obligé de vous demander une petite commission et on ne mange pas de ce pain-là ».

Courteline pas mort ! C'est égal, on se demande de quelles perturbations il peut bien s'agir ? Peut-être la locomotive ferait-elle « Prout-Prout » au lieu de faire « Tut-Tut » ?

*

**

Puisque nous voilà en train de nous dilater la rate, continuons gaiement sur la même voie (ferrée).

Extrait de *Nous en sommes*, pardon, *Nous les Hommes* (Nous, on veut bien mais s'agit pas de dire, faut prouver), le magazine qui n'ose pas dire son but, sous le titre « Boys à louer » (tout un programme) : « Si vous le désirez, vous pouvez photographier les modèles en nudité intégrale à condition que les poses demandées soient élégantes et harmonieuses(?!). Les directeurs sont très vigilants. Ils n'acceptent que des clients passionnés de photographie et amateurs de beauté plastique. Ils tiennent à ce que leur maison jouisse de la plus parfaite honorabilité. »

La police aussi, sans doute ?

Ah ! j'oubliais de vous dire : cela se passe au Danemark et au Japon. Pourquoi pas un charter arcadien pour ces pays ?

*

**

Même numéro : « La Femme va-t-elle déviriliser l'Homme ? » Une virago teutonne, Fraü Von Keippel (à vos souhaits !), de nous conseiller avec les intonations rauques d'une Führerin en fureur : « Messieurs, je vous apporte la bonne parole... Ne craignez plus d'être féminin. Ne craignez plus, si vous en avez foncièrement envie, de laisser votre épouse prendre dans « vos ménages » (ce pluriel me paraît singulier) des responsabilités dont vous ne vous sentez plus capables. »

Effémination strictement réservée aux hétérosexuels ou eunuques pour lesbiennes ?

*

**

Onane, sœur Onane, ne vois-tu rien venir ?

Le Dr Tordjman, chargé de conférences d'éducation sexuelle dans les lycées parisiens, détruit quelques préjugés profondément enracinés dans l'humus de notre société bourgeoise : il déclare d'entrée de jeu que se masturber est un phénomène *normal* chez les adolescents (première approche de la sexualité), ceux qui s'en abstiennent sont l'exception et, d'ailleurs, c'est la continence sexuelle et non la masturbation qui engendre phantasmes et maux physiques. « Le désir non suivi d'action engendre la peste », a déjà dit William Blake.

« Loin de condamner la masturbation, certains sexologues et de nombreux médecins affirment qu'elle présente certains aspects bénéfiques... Elle contribue à apaiser les tensions nerveuses. Certains athlètes s'y adonnent avant une compétition, lorsqu'ils se sentent particulièrement tendus et anxieux. »

Est-ce une pratique dangereuse pour la santé ? « Physiologiquement, il est impossible de se masturber *excessivement*. Comme l'a écrit le Dr Pomeroy, collaborateur de Kinsey : « Le corps humain se fixe ses propres limites et ignore l'excès. Lorsqu'un jeune garçon s'est masturbé plusieurs fois et ne peut plus parvenir à une érection, il a atteint sa propre limite... » Stekel cite le cas d'un onaniste qui pouvait se masturber soixante et soixante-dix fois par jour. »

Artiste ou champion ?

Donc, aucun risque pour la santé, même pas ces fameux cernes des « yeux en pantoufles » qui sont le fait de l'intestin beaucoup plus que du pénis. Alors, pour quelles raisons les sociétés occidentales ont-elles condamné la masturbation pendant des siècles ? « Parce que le code moral voulait que l'acte sexuel fût réservé à la procréation et non pas au plaisir et aussi parce que le système de pensée était hostile à toute joie de vivre. »

En somme, on ne voulait perdre aucune graine pour la moisson future alors que, dans notre monde surpeuplé, Onan fait figure de héros et sera un jour décoré pour son civisme. Mentalité nouvelle très importante pour nous !

« Si l'adolescent — ou l'adolescente — continue à se masturber, explique le Dr Tordjman, c'est très souvent parce qu'il souffre d'une carence affective dans son milieu familial... Il s'aime lui-même dans l'acte auto-érotique (narcissisme)... Chez certains ce stade se prolonge. » De nombreux adultes, même mariés, se masturbent car «... l'absence de satisfaction sexuelle (est) une source d'angoisse, de névroses, de troubles psychosomatiques que l'on classait jadis sous le terme générique d'hystérie ». Toutefois, il est possible de résister à la tentation onaniste si on le veut. Les jeunes : par l'information et l'éducation sexuelles. « Ils sentent que l'amour est bien autre chose que l'excitation d'une muqueuse. » Adultes : « L'histoire millénaire des ascètes et des moines d'Orient et d'Occident le prouve. Ils sont parvenus à renoncer temporairement ou définitivement à toute activité sexuelle. »

En sublimant leurs instincts par la foi ou en pratiquant la méthode du Dr Vittoz beaucoup plus que par le bromure.

C'est alors la grande question : la masturbation peut-elle conduire à l'homosexualité ? Les réponses se font soudain plus nuancées, pour ne pas dire absconses. « A première vue, la masturbation n'a rien à voir avec l'homosexualité *mais...* les sexologues discutent avec acharnement sur ce point ! » D'après Stekel : « Pour beaucoup d'individus qui présentent une homosexualité marquée, il n'existe pas d'autres voies (que l'onanisme), surtout si la femme est interdite par suite de conceptions déterminées. » Voilà qui est, pour le moins, discutable !

« Il ne faut pas oublier, cependant, que nous sommes tous, à la naissance, des êtres bisexués, avec des tendances à la fois homosexuelles et hétérosexuelles. Ce sont l'éducation, le milieu familial et la société, dont nous subissons l'influence dès la plus tendre enfance, qui renforcent l'une de ces tendances. Or, dans la grande majorité des cas, ce sont des camarades qui apprennent à un garçon, ou à une fille, à se masturber. Un garçon, ou une fille, peut ainsi très bien *se conditionner durablement* à l'homosexualité parce qu'il aura éprouvé un plaisir particulièrement intense au cours d'une de ces séances. »

Voilà qui est contestable, du moins érigé en dogme.

Et quand on demande au Dr Tordjman : « Que vaut-il mieux pour un adolescent, qu'il se masturbe ou qu'il ait des rapports sexuels avec un partenaire de l'autre sexe ? » il n'hésite pas une seconde : « Je pense que, pour un garçon, n'importe quel rapport sexuel avec une femme, fût-elle une prostituée, constitue un progrès et une promotion. »

Voilà qui est, à la fois, discutable et contestable. Car enfin... l'âge joue, les rapports d'âge aussi. Et pourquoi « une promotion » ? Et les rapports avec un partenaire de même sexe, eussent-ils été aussi « promotionnels » ? Malheureusement, la question n'a pas été posée mais on peut supposer qu'un *distinguo* important eût été établi selon que le partenaire est lui-même adolescent, adulte jeune ou vieux.

Intéressant de bout en bout, tout le dossier serait à citer. Nous ne pouvons donc qu'encourager les Arcadiens à se le procurer pour le lire (*Parents*, n° 32, octobre 1971).

Faisons nôtre cette déclaration en guise de conclusion : « Beaucoup de lecteurs et de lectrices ont cette obsession du normal ou du permis. Le seul conseil que l'on

puisse donner — en matière de sexualité comme en bien d'autres — est le suivant : *est normal ce qui vous fait plaisir sans faire de mal à autrui.* »

Une définition qui peut servir !

*
**

Quand je vous disais que l'onanisme était à la mode !

France-Dimanche s'étend longuement sur le sujet (la masturbation), si j'ose ainsi m'exprimer.

Evidemment, avec un titre pareil, c'était inévitable.

Quant à « Ambre », il met carrément l'onanisme en chiffres. C'est ainsi que vous apprendrez que les célibataires de treize à quinze ans (*sic*) pratiquent la chose dans une proportion de 86 % et une fréquence moyenne de dix fois par mois, tandis que ceux de seize à vingt ans les pratiquent dans la proportion record de 88 % mais avec une fréquence un peu flageolante de huit fois par mois, et les adultes mariés de cinquante et un an à cinquante-cinq ans dans une proportion de 11 % et une fréquence moyenne d'une fois par mois seulement.

Tout cela est passionnant... mais ça sert à quoi ?

Du vice d'Onan au bistouri de Göttingen : un débouché nouveau ?

Il va être beaucoup question, dans les chaumières arcadiennes, désormais, d'hypothalamus.

L'hypothalamus, qu'ès aco ? « Une zone intimement liée à l'hypophyse située à la base du cerveau. Selon certains neuro-psychiatres, c'est au niveau de cette région cérébrale que réside le centre du comportement sexuel, sorte d'ordinateur extrêmement complexe dont le fonctionnement peut être perturbé par des traumatismes psychologiques ou des carences venues de l'enfance. »

Comment se porte votre petit hypothalamus, cousins ?

« Certains de ces traumatismes, en provoquant une fausse programmation de cet ordinateur naturel, entraînent une rupture de l'équilibre sexuel. Les androgènes, hormones spécifiques de l'homme, se raréfient et, de la double sexualité que chacun porte normalement en soi, c'est la féminine qui l'emporte. »

Et voilà pourquoi votre nature est muette !

Ainsi, après avoir tout accusé, jusques et y compris l'odorat (Larousse 1925), après avoir décrété l'homophilie mala-

die psychique, puis organique, après avoir honni l'hérédité alcoolique et syphilitique à la mode Zola, le milieu, les influences morbifiques, les vilains messieurs, les mauvaises habitudes, les hormones et les chromosomes, voici que, par la grâce des médicastes et de *Elle* du 17-1-1972, l'homosexualité redevient « un dérèglement glandulaire qui fait que nos hormones féminines (œstrogènes) dominent nos hormones masculines (androgènes) ».

Bou diou, maman, c'est pas bon, ça, d'être dérégulé !

Rassurez-vous. Le professeur Fritz-Douglas Roeder et son scalpel sont là — et même un peu là — pour vous ouvrir, pardon, pour vous servir. Rendez-vous à Göttingen. « Que faites-vous, cet été, mon cher ? » — « Je vais me faire pratiquer une petite hypothalamotomie. Et vous ? » — « Oh ! moi, c'est déjà fait..., etc... » On n'entendra plus que ça dans les salons du 10^e.

Las ! des esprits malintentionnés (il y en a toujours, les gens sont méchants) sont venus jeter leur fiel dans cette boue. Les homosexuels américains tout d'abord. Ils prétendent que « l'intervention de Roeder est l'une de ces initiatives qui donnent bonne conscience aux médecins voulant absolument voir dans l'homosexualité une maladie (alors que) l'homo est aussi motivée que le comportement normal hétérosexuel et ne constitue nullement une maladie spécifiquement mentale ou affective ». Pan, dans les glandes ! Ce qui donne plus de poids à cette mise au point sans équivoque, c'est qu'elle vient d'être officialisée par la *National Association for mental Health* (Association nationale pour la santé mentale).

Oserai-je ajouter : et par *Arcadie* ?

De chers confrères, moins suspects de partialité sinon d'envie, prétendent aussi : « On commence par rogner le cerveau pour guérir l'homosexualité, ensuite on opère les ivrognes, puis les maris infidèles, les mauvais contribuables et les chauffards... Et c'est Hitler qui ressuscite. »

Lorsqu'on commence à trafiquer l'homme entier et à entamer l'intégralité de la personnalité humaine, nul ne peut évidemment prévoir où cela va s'arrêter.

Et puis, ces fantaisies chirurgicales ne sont ni sans danger, puisqu'il y a risque de mort, paralysie ou folie, ni bon marché, puisqu'il en coûte dans les 3 000 marks au bas mot (450 000 AF).

Au moins, le jeu en vaut-il la chandelle et cette périlleuse expédition dans la zone cervicale garantit-elle une « gué-

raison » définitive ? Ce n'est pas tellement certain. Ceux qui « guérissent » se guérissent peut-être eux-mêmes ! Par auto-suggestion. Car « qui nous prouve qu'un homosexuel fortement animé du désir de changer d'état et subissant une opération spectaculaire... ne soit pas simplement suggestionné ? Dans ce cas, la rechute, même lointaine, est probable ».

Charmant ! En somme, un coup pour rien ? L'opération Røeder ne serait qu'un placebo.

Tout ceci étant d'autant plus inutile que « les spécialistes mettent actuellement au point une série de substances agissant sur les androgènes qui, si l'homosexualité est effectivement la résultante d'un déséquilibre neuro-chimique (that is the question, comme dirait Oscar Wilde !), pourront, sans interventions et sans électrodes, rétablir l'équilibre ».

Encore du bruit en perspective dans le Landerneau arcadien.

En attendant, nous faisons nôtre la conclusion d'Elle qui pense décidément beaucoup à lui : « Reste à savoir, évidemment, si l'homosexualité est une maladie ou un simple penchant. Dans cette dernière hypothèse, il ne s'agit pas de guérir mais de faire accepter à l'homosexuel son état. Et de faire accepter à la société l'homosexuel. »

Un certain Freud a déjà dit quelque chose de semblable.

Une histoire de Berdache.

Pour terminer avec le sourire.

C'est *Minute* du 15-1-1971 qui la raconte, la prêtant à Marcel Achard (on ne prête qu'aux riches).

Il est, dit-on, désespéré parce que, depuis plus d'un mois, il recherche un acteur qui ne soit pas homosexuel afin que celui-ci puisse se glisser (si l'on peut dire), avec aisance, dans la peau d'un tel personnage et devenir l'interprète de sa dernière pièce : *La Pervertie*.

Ce qui est en soi une drôle d'idée car enfin « on n'est jamais mieux servi que par soi-même » ! Mais c'est bien là dans la logique des gens de théâtre parisiens. « Ah ! vous êtes professeur ? Allez donc nettoyer les vécés, comme disait l'adjudant Flick. »

Eh bien ! Achard jure qu'il n'en trouve pas...

Décadence des mœurs ou myopie ?

Et in Arcadia ego !

JEAN-PIERRE MAURICE.

D'ILLIERS AU CLARIDGE :

CINQUANTE ANS

APRÈS LA MORT DE MARCEL PROUST

— 1922-1972 —

Il a donc fallu un demi-siècle pour que les dames endiamantées des *Etudes Sociales Féminines* entendent, sous les lambris d'or du Claridge, cette simple vérité, qu'Albertine n'était qu'Albert (dont le cou doré s'élevait de l'échancrure de sa chemise blanche, sous une peau « à gros grain »).

**

L'histoire littéraire, en telles précisions, s'avère lente... Les révolutions sociales vont plus vite :

On s'en aperçoit en relisant la préface que Willy — du vivant de Proust — en 1922, écrivait pour *L'Ersatz d'amour*. On reste aujourd'hui confondu par sa stupidité « stupéfiante » — et si cavalière ! — Riche en allusions bibliographiques, de Zola, à *Lucien* et à *Jésus la Caille* — elle est un monument d'époque, et « de la plus crasse imbécillité », comme il l'écrivit lui-même (page XIII) en traitant d'Havelock Ellis, de Kraff-Ebing, de Freud, de vingt autres auteurs, et finalement de Magnus Hirschfeld (*).

Qu'eût-il dit, grand Dieu ! de Martin Hoffmann et de Wainwright Churchill, du Dr Lucien Farre, et de bien d'autres, qu'on lit ici ou ailleurs. (Il est vrai que *France-Dimanche* vient de remettre, à sa manière, beaucoup d'ordre ! dans ces vérités subversives !...) Hélas ! trois fois

(*) Voir *Arcadie*, n° 39 (mars 1957) : « Le testament scientifique de Magnus Hirschfeld », pp. 5 à 11.

hélas ! Sur un sujet où « l'ignorance et la crainte, parfois presque superstitieuse, conduisent à des discours peu objectifs, voire délirants » (*Le Monde* du 18 février, page 17).

**

Donc, le 15 février, le professeur Dédéyan (de la Sorbonne) a exposé, avec précision et détachement... quel « enfant lucide » fut Marcel Proust. Conférence infiniment riche, fort agréable à entendre, d'où se dégagait peu à peu ce portrait... non seulement de l'enfant, mais de l'homme, angoissé par les traverses de la destinée et l'étouffement social — tels que furent aussi, à des pôles très opposés, certes, un Baudelaire ou un Dostoïewski. Il n'est pas question de reprendre ici cette lumineuse démonstration dont on espère la publication, mais seulement de la signaler à nos lecteurs. Car elle marque — après ce demi-siècle — une date.

Après avoir traversé son « purgatoire » ! comme disent si spirituellement les critiques parisiens — Purgatoire mondial ! — Proust est désormais, en ce cinquantenaire, consacré, même ici, comme un des plus profonds analystes de l'homme, de sa vie totale, intime.

Enigme essentielle et centrale de notre univers limité.

YUKIO MISHIMA

CONFESSION D'UN MASQUE

« Dans ce roman plus ou moins autobiographique
l'un des plus grands écrivains contemporains du Japon
est en lutte contre ses penchants homosexuels »

— N.R.F. — 23 F

PLAIDOYER POUR UN HOMOSEXUEL

*Les lecteurs d'Arcadie liront avec intérêt ce témoignage.
Il est nouveau.*

Écrit par un jeune ouvrier « manuel » comme il le dit lui-même, il contient nombre de vérités dont chacun pourra tirer profit. C'est aussi la première fois — croyons-nous — qu'Arcadie publie un texte écrit par un travailleur, nous nous en réjouissons. C'est dire que nous recevrons avec plaisir d'autres textes écrits par n'importe quel Arcadien qui pense devoir dire quelque chose au monde homophile et à l'autre monde.

ARCADIE.

Je suis un travailleur de trente ans. J'ai longtemps hésité, avant d'écrire un tel article. Je vous demande donc un peu d'indulgence si je n'ai pas un style littéraire, mais j'ai voulu exprimer, en toute franchise, le fond de ma pensée pour les lecteurs d'Arcadie.

J'ai tout d'abord pris conscience de mon homophilie vis-à-vis de ma famille, de la société et de moi-même. Je crois, pour ma part, que nous devons nous libérer du ghetto dans lequel nous essaie de nous enfermer. Pour moi, être homosexuel c'est être un homme libre, à part entière. On se doit de prendre conscience de nous-même et de ne pas avoir peur de prendre nos responsabilités. Ne soyons plus des enfants perdus de la société. Certes, il est difficile de mener librement un combat, quand nous vivons dans une société sclérosée et sans aucun sens de l'humain. Notre entourage a tout de même évolué, sur certains principes, la famille notamment. Oui, notre famille. Qui de nous n'a pas eu à souffrir de l'intransigeance et de l'incompréhension du cercle familial ? Je reconnais que l'on est souvent tributaire de son entourage, dans le travail notamment, où certains homophiles n'hésitent pas à mentir aux autres et à eux-mêmes. Quand cesserons-nous de jouer la comédie ?

Que peut-on faire quand on découvre que l'on est homosexuel ? La première chose, je crois, c'est d'organiser librement son nouveau cadre de vie. Une vie doit se meubler, pour mieux s'épanouir. Il est vrai que notre « milieu » ne sait pas toujours s'accommoder à un existence plus saine. Chez nous, où notre compagne, l'instabilité, nous guette à chaque coin des rues, il est agréable de faire de nouvelles connaissances, mais il faut cesser de se considérer trop souvent, comme des prostitués de la facilité. Je vous en conjure, notre vie n'est pas faite que de cela ! Non, je ne peux le croire, il y a autre chose. D'abord, un si nécessaire dialogue entre nous tous. Cessons, là aussi, de nous farder notre âme et notre corps, restons nous-mêmes, soyons plus solidaires des uns et des autres. Aidons les obscurs, ceux qui n'ont pas encore eu l'audace de dire « non ». C'en est assez de la protestation facile ! fini, les vexations de notre entourage ! fini, les petits amis à la semaine. Formons, tous ensemble, la chaîne de la véritable amitié. Alors, me direz-vous, par quels moyens peut-on y parvenir ? Tout d'abord, je dois vous dire que, si je suis un farouche partisan d'une société véritablement nouvelle, ce n'est pas dans la violence et la saleté que l'on doit faire notre nécessaire révolution. Gardons-nous bien de nous laisser entraîner par un quarteron de vieille folles ! dont le seul but est de détruire ce que l'on peut encore sauver. Alors, dans ce nécessaire combat, il nous faut une base, un cadre pour mieux lutter. Cette chance s'offre à nous, notre salut c'est *Arcadie*. Ce n'est pas dans un esprit publicitaire que je dis cela. Mais quelles que soient les imperfections que puisse avoir *Arcadie*, il faut se souder, autour de l'équipe, qui mène chaque jour un redoutable, mais nécessaire combat. Oui, mes amis, l'avenir n'est pas dans des plaisirs futiles, mais bien plus en se défendant des autres et de nous-mêmes.

Puisqu'il m'est permis de laisser parler mon cœur, je voudrais parler de nos amies les Arcadiennes. Je crois, que là aussi, il y a beaucoup à entreprendre. Par le passé, l'on n'a que trop laissé de côté nos amies, qui elles aussi, soyez-en persuadé, ont beaucoup à faire pour se défendre. Je ne voudrais pas, qu'au sein de notre *Arcadie*, nos amies se sentent isolées, abandonnées. Non ! il ne peut en être ainsi. Elles aussi ont droit à un peu d'amour, de dialogue et de fraternité. Pour ma part, je serai toujours prêt à les accueillir comme il se doit.

Voilà donc, mes chers Amis, les quelques réflexions, assez

sommaires il est vrai, que je tenais à vous exprimer. Mais je ne suis pas un écrivain, ni un intellectuel, mais un « manuel », qui n'hésite pas à prendre courageusement la plume quand il le faut. Je crois à un meilleur combat de l'homophilie ; pour moi, en tout cas, j'y apporterai ma modeste contribution. Si vous n'êtes pas d'accord avec mon analyse, n'hésitez pas à l'écrire, ce sera, déjà, l'annonce d'un dialogue. Quant à moi, je ovus dis, ne perdez ni l'espoir, ni confiance en vous-même. Contribuez un peu, chaque jour, à l'édification d'une société plus humaine. Et que les opprimés, d'hier ou d'aujourd'hui, se libèrent à jamais de leurs lourdes chaînes.

GÉRARD DUBROC.

MARC ORAISON

VIE CHRÉTIENNE
ET PROBLÈME DE LA SEXUALITÉ

*La réédition de l'ouvrage paru il y a vingt ans
mais qui reste d'actualité*

Ed. Fayard — 270 p. — 30 F

LIVRES ANCIENS
LIVRES NOUVEAUX

**LA PIERRE, LA FEUILLE
ET LES CISEAUX**

de HENRI TROYAT (1).

Décidément l'homosexualité est devenue un sujet banal dans la littérature contemporaine. Voici que M. Henri Troyat lui-même, de l'Académie Française, s'il vous plaît, aborde maintenant les rivages, naguère maudits, de Sodome.

Il nous avait surtout habitués jusqu'à présent à de grandes fresques évoquant une époque ou la vie d'une famille et à des biographies consacrées aux auteurs russes.

Le grand public sera probablement surpris en lisant **La pierre, la feuille et les ciseaux**, petit roman intimiste, tout en nuances, mais je pense qu'il sera séduit, car M. Henri Troyat a un solide métier mais également beaucoup de finesse et de sensibilité.

Le titre évoque ce jeu, d'origine lointaine, dans lequel les mains évoquent, par des signes, la pierre, la feuille ou les ciseaux, ces derniers gagnant par rapport à la feuille puisqu'ils peuvent la couper, mais perdant sur la pierre qui les ébrèchent, tandis que celle-ci perd par rapport à la feuille qui peut l'envelopper.

C'est donc le symbole que tantôt la solidité l'emporte sur la fragilité, tantôt c'est l'inverse. C'est le cas des trois personnages principaux du roman, formant un triangle qui tend à devenir classique, un homme, une femme et un autre homme qui est l'amant des deux à la fois. Chacun d'eux croit vaincre l'autre, soit par la douceur enveloppante de l'altruisme, soit par la dureté et l'égoïsme.

André, peintre et décorateur de trente-cinq ans, homosexuel, au physique banal et déjà trop gras, est paresseux et fataliste ; il est toujours un peu fauché mais recueille dans son atelier tous les chats errants et les jeunes garçons en quête de logement, car il a la phobie de la solitude, plus encore du reste que le besoin des contacts physiques.

Avec sa meilleure amie, Sabine, ravissante jeune femme, très sûre

d'elle-même, et qui est en quelque sorte son double féminin, et avec d'autres amis, décorateurs ou jeunes Yougoslaves qu'il héberge, il mène une vie assez désœuvrée, passant des soirées entières dans un bar de garçons, « Le Tiet », en buvant du whisky, comme les personnages de Françoise Sagan.

Mais voici qu'arrive un magnifique garçon, qu'il surnomme Aurélio, rencontré au hasard d'un voyage en Provence, et qui vient s'installer chez André, chassant le Yougoslave de passage. Ils couchent ensemble, mais cela n'empêche pas le bel Aurélio, qui plaît à tout le monde, de séduire également Sabine.

Il a une ambition féroce, un appétit de vivre qu'il essaye, en vain, d'imposer à André, dont il réussit à faire vendre dessins et tableaux. Sabine est bientôt enceinte ; elle vient habiter chez André, à la fois exaspéré et ravi de ce ménage à trois, qui augmente encore le désordre de l'atelier.

Mais Aurélio, désinvolte, égoïste, part pour les Etats-Unis, dans le sillage d'un autre homme très riche, et abandonne Sabine, André et le bébé.

A son tour Sabine laisse André et son fils pour tenter de reconquérir Aurélio, mais n'y arrivant pas, réussira à épouser un Américain.

Et c'est le pauvre André, dindon de la farce, qui se retrouve seul, avec le bébé, qu'il doit langer et pouponner, mais qu'il finit par confier à sa sœur, à qui il a déjà donné chats et chiens recueillis puis délaissés par lui.

Henri Troyat a donc tracé le portrait d'un homosexuel qui est un raté, un rêveur, à la fois lâche et incapable de compromission commerciale. Mais il a réussi à rendre ce portrait attachant ; on a l'impression de comprendre et de connaître ce pauvre garçon si sympathique.

C'est là où l'on voit le don remarquable de romancier de M. Troyat ; par ailleurs la construction du livre, la description des gens et des lieux, est parfaite. Il n'y a pas un détail inutile, tout sert à amener quelque chose qui tient debout.

Sa description du bel animal qu'est Aurélio est également fort réussie, et, si elle est anatomiquement détaillée, elle n'est jamais choquante ni appuyée, car elle vient en situation, nous le voyons par les yeux amoureux d'André.

La conclusion du roman est pessimiste ; il nous montre que l'égoïsme et la sécheresse de cœur sont nécessaires à la réussite sociale ; mais on sent que toute la sympathie de l'écrivain va au faible, doux et généreux André.

Son homosexualité est présentée comme absolument naturelle, admise du reste par ses amis hétérosuels, sans discussion ; on sent que l'auteur lui-même l'admet et il est bien agréable de constater qu'il ne porte jamais un jugement moral sur son héros, bien que le portrait en soit assez dur, sans complaisance, mais, je le répète, sympathique.

Grâces en soient rendues à M. Henri Troyat, de l'Académie Française.

RENÉ SORAL.

(1) Ed. Flammarion. 281 p. Prix : 28 F.

LE PORTE-FLAMMES

roman de MICHEL BEAUFORT (1).

On se trouve ici en présence d'un roman traditionnel — il s'en faut d'un rien qu'il ne verse dans l'énigme policière.

La psychologie des personnages, le déroulement de l'action, les diverses clés dont l'auteur se défend, tout est ici mûrement élaboré, la langue est claire et l'absence de style évidente.

Je ne vais pas vous raconter le détail de l'intrigue — Ce serait aussi fastidieux que vain.

Sachez qu'à Sainte-Hermance, paradis de milliardaires au bord de la mer, tout le monde couche un peu avec tout le monde — ce qui ne suffirait peut-être pas à donner à cette oasis dorée une puissante originalité.

La plaque tournante de ces enchevêtrements est un jeune dieu grec, Rocky, danseur ambivalent aussi séduisant que frivole.

Le récit commence avec l'incendie du Satyricon, le cabaret où il se produit, incendie au cours duquel il disparaît.

Les peintures de travestis, de prostitués de tous sexes, d'un monde d'oisifs et de leurs parasites abondent.

Une seule est vraiment fouillée, celle d'un grand avocat d'affaires, avide d'argent et de pouvoir qui ne peut résister au plaisir de d'exhiber dans un travesti grotesque aux yeux d'une bande de truands.

Le rituel veut que chacun s'exclame à tour de rôle « Bel oiseau » lorsque l'ancêtre emplumé virevolte devant lui.

Ce charmant tableau fera surgir n'est-il pas vrai, quelques réminiscences dans l'esprit de certains Arcadiens, et l'on voit bien que Michel Beaufort ne manque pas de relations.

Nombreux sont les autres clins d'œil au lecteur initié ou supposé tel.

Ce sont là jeux futiles et qui accentuent le côté contingent d'une œuvre qui gagnerait à un peu plus de rigueur.

Dans sa forme actuelle elle divertit aimablement et peut être une compagnie « agréable » au cours d'un long trajet ferroviaire.

SINCLAIR.

(1) Julliard. Prix : 25 F.

SOLEIL VERT

de ROBERT QUATREPOINT (1).

Une jeune fille qui se dore au soleil d'une île grecque, mieux encore qui s'offre amoureusement à l'astre et voudrait se dénuder jusqu'à l'os pour être mieux possédée..., ce n'est pas commun mais c'est assez fréquent de nos jours, depuis que les agences de voyages ont lancé l'héliolatrie et en ont fait un business. « Nourri, logé, bronzé », vous connaissez le slogan.

Toutefois la fille en question, Mara, se double d'une nymphomane et c'est là que les choses se compliquent. Elle fait connaissance d'un trio britannique assez cocasse : Scott et Corbie, sexagénaires, et June, sœur de l'un d'eux, presque aussi vieille semble-t-il, vêtue en gitane et couverte de bijoux en toc. Sous prétexte de lui confectionner une robe, June prend les mesures de Mara, et de fil en aiguille — c'est le cas de le dire — en arrive aux attouchements puis aux caresses les plus osées.

L'auteur a voulu cette unique scène lesbienne comme un hommage à la beauté de Mara et pour nous le roman pourrait s'arrêter là.

Point du tout. Mise en appétit, Mara voudra goûter aux fruits verts des îles, en l'occurrence un enfant de onze ans, Alexo, qu'elle initiera à l'amour et qui se noiera en pêchant des oursins. On se demande pourquoi car cet accident est tout à fait gratuit.

De plus en plus excitée Mara sera également la proie des deux vieillards. Suzanne et les vieillards... c'est classique mais on comprend mal que le culte de la beauté conduise à la gérontolâtrie. Du reste cela ne réussira pas non plus à l'un d'eux. Corbie mourra, sous les yeux de June la voyeuse, en « opérant une ponction urgente » (comme écrit élégamment (?) l'auteur) sur le sexe de Mara. Le critique de « l'Observateur » rappelle à ce propos la mort de Félix Faure. J'y pensais aussi mais si mes souvenirs sont exacts il me semble bien que le vénéré Président mourut de... « l'opération inverse »...

June affolée frappe Mara qui affolée à son tour, l'envoie se briser les reins dans l'escalier. Alexo, Corbie, June, nous voilà avec trois cadavres sur les bras. Pourquoi cette hécatombe ? Pour ressusciter la tragédie grecque et punir Mara de ses égarements ? Pour montrer que l'Amour est le frère de la Mort ? Mais il n'est guère question d'amour ici. Parlons de désir, de libertinage, de débauche, d'érotisme, selon votre morale et votre vocabulaire. L'Amour c'est

(1) Ed. Denoël. 197 p. Prix : 19 F.

autre chose et Mara n'est qu'une pâle caricature de Phèdre ou d'Hermione.

Le roman s'achève sur une scène délirante. Une meute de jeunes Grecs, dont l'aîné a quinze ans, poursuit Mara à travers les sentiers et les rochers, la saisit, la tond, la couvre de cendres et finit par la sodomiser. Ouf ! Pauvre Mara elle aura tout vu — elle l'a bien cherché — et là, seule et nue, face au soleil couchant elle attend les gendarmes qui viennent la cueillir et probablement la mettre à l'ombre puisque le soleil vert lui a si mal réussi.

Le personnage n'a aucun caractère véritable : c'est une fille folle de son corps et c'est aussi une fille porte-malheur. Tous ceux qui l'approchent périssent de mort violente. Faut-il voir là un symbole, le sens profond du roman : la femelle maudite entraînant pêle-mêle à la catastrophe femmes, enfants, vieillards ? Le style très tarabiscoté n'aide pas à mieux comprendre cette abracadabrante histoire plus nébuleuse que solaire !

RAPHAELLE SORIANA.

ET FUIR ENCORE

nouvelles de GILLES DELAUMIERE (1).

Entre ces nouvelles de conceptions fort diverses un lien parfois ténu persiste : une certaine prise de conscience de l'homosexualité.

De la déréliction où tombe un religieux (Aveugles de Matamoros) parachuté en un quelconque pays d'Amérique latine au sortir de son Canada natal à l'arrestation (Et fuir encore) de ce fonctionnaire archi-viste, un même air du temps nous baigne.

Le choix même du titre est assez éclairant. Ce n'est pas ici que nous rencontrerons le visage triomphant de l'homophilie.

Traqués, fragiles, fuyants, toujours menacés et insatisfaits, tels nous sont dépeints dans ces courts récits nos frères canadiens.

Telle est du moins la vision que nous en donne G. Delaumière dans une langue limpide au cours de ces nouvelles à la trame complexe mais d'un art certain.

SINCLAIR.

(1) Editions Heurtebise, Québec.

SURRÉALISME ET SEXUALITÉ

par XAVIÈRE GAUTHIER (1).

Xavière Gauthier a eu la hardiesse pour la première fois, à ma connaissance, de révéler les inconséquences, voire le côté prudhommesque, de plus d'un surréaliste en matière sexuelle et au premier rang d'André Breton.

Ce n'est pas ici le lieu d'analyser les portions de cet essai qui sont consacrées à la femme. — On sait que les surréalistes l'ont d'autant plus portée au pinacle qu'ils tendaient à l'asservir.

Citons simplement ce propos d'André Breton au cours d'un débat (« Révolution Surréaliste », n° 11) où certains membres du groupe avouent consulter leur partenaire sur la ou les positions adoptées pendant l'acte sexuel.

Breton : « Je trouve cela colossal, phénoménal. Vous parlez de complications. »

Et lorsqu'on lui demande les raisons de cet ostracisme, il a une réponse digne du plus parfait bourgeois : « Parce que ce n'est pas de mise. »

Quel phallocrate, comme on dit aujourd'hui !

Mais si l'on quitte le registre des amours disons habituelles et si l'on en vient aux relations homosexuelles, l'incohérence redouble.

Le mythe platonicien de l'androgynie a hanté Breton.

Mais très sciemment il a laissé de côté deux sur trois des catégories intéressées.

Il n'a voulu retenir que l'homme initialement uni à la femme, qui s'en trouve séparé et cherche trop souvent en vain la moitié dont il a été privé.

Or Platon envisageait aussi deux femmes ou deux hommes, originellement un, puis coupés l'un de l'autre.

« Ce mythe platonicien, écrit fort pertinemment X. Gauthier, n'apparaît que de façon tronquée, donc faussée, dans les œuvres surréalistes. »

On se doute, avec semblable parti pris, de ce qu'il advient des autres catégories : homosexualité, zoophilie, etc...

L'ensemble des surréalistes se déclare violemment contre l'homosexualité masculine. Breton s'oppose absolument à ce que la discussion se poursuive sur ce sujet, et aurait même mis son poing dans

(1) Gallimard. Coll. « Idées ». Prix : 11,80 F.

la figure d'Ehrenbourg qui avait traité le surréalisme d'activité pédérastique.

« Une attitude aussi agressive risquait fort de dissimuler un assez grand intérêt », écrit X. Gauthier.

Nous ne sommes en effet plus dupes aujourd'hui de ces réactions de défense tortueuses ; elles cèlent mal un intérêt trop profond pour être désintéressé.

Parmi les premiers surréalistes, un seul n'a jamais fait mystère de son homosexualité : c'est René Crevel.

C'est le seul qui ait fait montre d'un esprit libéral en matière de sexualité ; le seul aussi à s'opposer énergiquement et systématiquement à tous les mythes aliénateurs.

Crevel a payé fort cher cette attitude généreuse et tout est loin d'avoir été élucidé sur les circonstances de son suicide.

Regrettons que l'étude, à n'en pas douter exhaustive d'un de nos arcadiens les plus notoires, qui a eu le privilège de rencontrer Crevel, soit toujours différée.

Son œuvre comme sa personne devraient être ainsi mieux cernées et prendre place dans ce Panthéon arcadien contemporain qu'il faudra bien bâtir un jour.

Il va sans dire que, suivant en cela l'opinion courante, l'homosexualité féminine est beaucoup plus largement tolérée par le groupe surréaliste.

« Deux objets de désir qui se désirent entre eux, c'est amusant, voire troublant un peu, ce n'est pas sérieux. »

Non, l'essentiel de la réprobation vise à peu près sans exception les activités dites pédérastiques.

Ce dégoût, cette répulsion si fréquemment affichés chez des gens qui se réclament de Sade ou de La Fontaine, et qui dans nombre de leurs œuvres révèlent leurs propres tendances, est-ce hypocrisie ou inconscience ?

Preuve en tout cas manifeste que ces bons jeunes gens ne sont jamais parvenus à s'affranchir d'un vieux fonds moral traditionnel.

Là, comme souvent, le meneur de jeu André Breton n'a cédé le pas à personne : pour l'orientation de la démarche surréaliste dans le domaine sexuel, son influence a été aussi contraignante que néfaste.

On a déjà posé la question (2) : « Proust est-il un renégat de l'homosexualité ? »

L'heure est venue de se demander si Breton et ses disciples n'ont pas gauchi et d'autant retardé le mouvement de libération sexuelle.

Tout en faisant « semblant de brandir comme une bombe cette horrible sexualité pour faire quelque scandale », ils ont reposé « bien vite le dangereux engin de peur qu'il n'éclate dans leurs propres mains ».

SINCLAIR.

(2) N° 215.

LA CRAVACHE

film français de KALFON.

Les lecteurs d'*Arcadie* ont eu connaissance de ce roman qui relate un fait-divers réel (1).

L'adapter à l'écran n'était pas chose aisée et Kalfon est loin d'avoir pleinement réussi.

Le film, c'est visible, pâtit d'un budget limité, les acteurs assez gauches sont mal dirigés, l'interprète féminine trop âgée pour le rôle et surtout le dialogue étroitement calqué sur celui du roman, et bien trop littéraire, détonne dans ce milieu rural.

Restent des scènes muettes plastiquement assez belles, des panoramiques et des extérieurs bien photographiés sous la lumière éclatante de l'été.

Les amours des adolescents, les incertitudes du cœur et du sexe à cet âge, c'est un des sujets favoris des réalisateurs et il s'en faut qu'ils en aient épuisé tous les aspects.

A grands traits rappelons l'anecdote.

Deux frères vivent sous la férule redoutable (ou plutôt la cravache) d'un père veuf et sévère, éducation vraiment anglaise au terme d'une littérature particulière ! Le plus jeune trouve asile et réconfort auprès d'une famille de paysans du village voisin. Il se laisse complaisamment aimer par Alain, un des enfants de cette famille, et finit par séduire Yvette, la sœur aînée d'Alain.

En découvrant cette trahison, Alain tue sa sœur sous les coups de cette cravache, véritable *deus ex-machina* du film.

Kalfon n'a pas eu l'habileté de Jeancard, l'auteur du roman. Il n'a su résister à l'attrait d'un affrontement mélodramatique entre les deux garçons en présence d'une Yvette demi-nue !

Il eût été plus subtil et combien plus ingénieux de montrer comment Alain, spectateur fortuit de l'intimité existant entre sa sœur et son ami, sans un mot, s'enfuit, écœuré.

Mais essentiellement l'œuvre souffre de l'évolution des mœurs.

Même à un concours des Beaux-Arts, proposerait-on ce thème : un pater familias cinglant de sa cravache des rejetons de seize et vingt ans sans provoquer de leur part aucune riposte ?

De surcroît l'aventure se veut exempte de toute coloration ou sadique ou masochiste chez les uns ou les autres, ce qui peut surprendre mais a le mérite d'aller contre la mode.

(1) *Arcadie*, mars 1971.

Ne boudez pas pour autant ce film, honnête témoignage d'une époque en voie d'anéantissement : les amours arcadiennes y sont peintes avec discrétion mais sans mièvrerie.

La morale de l'histoire, convint-il de la trouver dans cette citation d'un ouvrage anglais (2) :

« Maîtres et maîtresses étaient de grands fouetteurs... mais nous étions costauds et endurcis. »

SINCLAIR.

DES PRISONS ET DES HOMMES (FORTUNE AND MEN'S EYES)

film canadien de HARVEY HART.

Notre ami du Dognon vous a entretenu de la pièce **Hommes** d'où ce film est tiré.

Disons tout de suite qu'il est nettement supérieur à l'adaptation à la scène telle qu'elle a été offerte au public français.

Le monde carcéral depuis Genêt et pas mal d'autres devient un sujet de prédilection.

Les poncifs commencent à fleurir : ils sont, je le crains, une image affaiblie de la triste réalité.

Rien de bien neuf et qu'on n'ait vu maintes fois dans la peinture de ces microcosmes où, avec la complicité tacite des gardiens les durs « parrainent » les gitons et font la loi.

On retrouve à l'état brut une certaine conception — très primitive — de l'homosexualité. Il y a la femelle et le mâle.

A la première tous les soins du ménage et le souci du délasserement du guerrier, au second le devoir d'aide et de protection.

Conception fort proche des règles posées par le Code Napoléon pour le mariage, règles qui n'ont été quelque peu amendées que ces dernières années.

Ce serait se leurrer que de nier cette face de l'homosexualité : redoutons toutefois qu'à force de la présenter au public, il ne la considère comme la plus belle habituelle, sinon la seule.

Or grâce au ciel ; il est bien d'autres demeures dans la maison du Seigneur.

(2) Ronald Blythe : *Massacres d'un village anglais*. Plon.

Quoi qu'il en soit, vous retrouverez dans le film au milieu de toute une population de jeunes prisonniers, les quatre protagonistes de la pièce :

Queenie — la folle — ici un peu trop montée en graine.

Rocky le faux dur — mythomane — finalement acculé au suicide quand il a perdu la face.

Smitty le novice qui en remontre bientôt à ses maîtres.

Enfin Jan « Mona Lisa », éternelle victime de son trop bon naturel, à la vocation obstinée de martyr.

Sur ce fumier, on le sait, une petite fleur bleue manque d'éclorre : l'amour de Smitty et de Jan.

Un amour qui pourrait peut-être échapper aux règles de fer énoncées plus haut — Mona Lisa, qui est la proie de tous, se refuse à être « protégée » par Smitty parce qu'elle situe leurs apports sur un autre plan.

Mais ce sujet est à peine esquissé et le film très logiquement se clôt par une dernière injustice : Smitty est jeté au cachot pour une faute imaginaire. Dans quel état — physique et moral — en sortira-t-il ?

L'horrible mécanique pénitentiaire a tout broyé.

En attendant cette humanisation des prisons dont on prétend se préoccuper et que nos descendants connaîtront peut-être, allez voir ce film honnête et courageux.

Il ne vous décevra pas.

SINCLAIR.

Qui ne s'était mis, après des films comme **Les Amis**, **Un Dimanche comme les autres**, à espérer qu'enfin l'homophilie serait décente telle qu'elle est, c'est-à-dire ni névrosée, ni « folle », ni déprimée à tout prix ?

Or voilà le film de la rechute : **Des prisons et des hommes**, le film qui satisfera le public avide de retrouver ses cilchés et peu soucieux d'effort intellectuel ni d'analyse.

Il faut tout refaire, tout ré-expliquer. Et commencer par dire que le milieu pénitentiaire ne saurait représenter le milieu homophile, ni en être même la caricature. Il n'y a pas en prison de choix entre hétéro et homosexualité. Il n'y a qu'une sexualité possible, première différence, fondamentale.

De plus les acteurs représentent tous les poncifs, la folle tordue, collaboratrice qui se débrouille, qui profite de tout ce que le système peut lui donner, le beau mâle viril, brutal, soucieux de ses proies, maître incontesté (jusqu'à un certain point) du terrain, le petit gigolo intellectuel taré qui se fait « aimer » par tout le monde pour avoir la paix..., drôle de paix. Et puis nous assistons aussi aux « passages à tabac » sous l'œil complice des gardiens. Et tout ce petit monde vit, triche, trompe, ment, souffre jusqu'au jour où un autre hétéro arrive et sème la pagaille dans cette belle « harmonie ». Qui l'aura, qui le protégera, le convertira ? On assiste à tout, à la chasse, aux bagarres, au spectacle de Noël (!!!) et aux scènes amoureuses pudri-

quement voilées mais qui se résument à certaines pratiques des soldats du bled — sans affection, dans la haine !

Et voilà ! voilà à quoi se ramène le film. Pour finir en beauté, on a droit, en prime, à un assassinat, un suicide et même une conversion (!) à l'homosexualité !

On ne sait ce que le metteur en scène a voulu montrer : la vie des prisons ? l'homosexualité carcérale ? Ce film est trop rempli de clichés et de poncifs. C'est un film pour voyeur hétéro (il n'est qu'à entendre les remarques du public !) qui sortira de là la conscience tranquille, raffermi dans ses préjugés et fier de sa virilité triomphante !

PAUL de MONTAUS.

CONCOURS

La revue *Arcadie* ouvre auprès de ses lecteurs et abonnés un concours en vue de la mise au point d'un projet de nouvelle couverture.

L'inspiration de ce projet est libre, sous réserve de respecter les principes suivants :

Le graphisme proposé doit pouvoir être reproduit en une seule couleur sur fond blanc.

Il n'est pas possible d'y faire figurer une photographie ni un dessin comportant des parties ombrées.

Le projet doit comporter le titre — *Arcadie* — et le sous-titre — *Revue littéraire et scientifique* — de la revue, et permettre l'adjonction en typographie des indications habituelles : numéro, mois, année.

Le projet sera présenté sur papier blanc ou sur calque, et aux dimensions de la revue ou à un multiple de celle-ci.

Le projet sera placé sous enveloppe cachetée, ne comportant extérieurement qu'un nombre de sept chiffres ; le nom et l'adresse de l'expéditeur étant précisés sous une autre enveloppe comportant également ce nombre de sept chiffres.

Ces deux enveloppes seront adressées ensemble à l'adresse de la revue : *Arcadie*, 61, rue du Château-d'Eau, Paris-10^e.

Le concours sera clos le 30 septembre 1972.

L'auteur du projet retenu recevra un prix de deux cent cinquante francs.

ROGER PEYREFITTE

MANOUCHE

Ed. Flammarion — 280 p. — 29 F

On peut commander les Editions de luxe :

Arches 125 F — Alfa 60 F

DOCTEUR BRUNOZ

LA PÉDOPHILIE

Le délicat problème de l'amour du jeune garçon

Ed. Enclaué — 25 F

Amis Arcadiens...

VOTRE ASSUREUR

vie - épargne - auto
retraite - incendie
accidents, etc...

BERNARD GILLES

92, avenue de Paris
94-CHARENTON — Téléphone : 368-26-56

(se rend à domicile sur simple appel téléphonique
dans toute la région parisienne)

HOTEL DE L'ESPERANCE

15, rue Pascal — PARIS-5° — Tél. : 707-10-99
au QUARTIER LATIN

CHAMBRE à la journée - à la semaine - au mois - avec gaz

HOTEL STAR (avec ascenseur)

87, avenue Emile-Zola — PARIS-15° — Tél. : 828-48-22

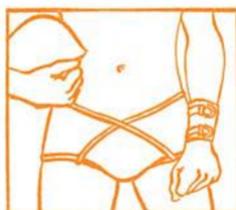
HOTEL LAKANAL

9 bis, rue Lakanal — Pars-15° — Tél. : 828-09-13
dirigé par un Arcadien

Amis d'ARCADIE, chez

BARLAY

CHEMISERIE



SLIP RUBEN TORRES

167, bd du Montparnasse, PARIS-VI°
Tél. : 326-91-66

(Ouvert du lundi midi au samedi soir inclus)
Vous trouverez un accueil sympathique

Toutes les nouveautés
— UNE FLEUR POUR CHACUN —

RAYMOND COUDRAY

CONSEIL IMMOBILIER

VENTE — ACHAT — LOCATIONS — TRAVAUX

Renseignements gracieux aux Arcadiens

Sur rendez-vous : 567-08-68